University of San Diego
Digital USD

Tome 1 Manuscrits de Marguerite Durand

1913

Conférence sur "Les Eclaireuses" (1913), pièce de Maurice Donnay

Marguerite Durand

Michèle C. Magnin
University of San Diego, mmagnin@sandiego.edu

Follow this and additional works at: https://digital.sandiego.edu/durand-tome1

Part of the Feminist, Gender, and Sexuality Studies Commons, History of Gender Commons, Journalism Studies Commons, Labor History Commons, Other French and Francophone Language and Literature Commons, and the Social Work Commons

Digital USD Citation
Durand, Marguerite and Magnin, Michèle C., "Conférence sur "Les Eclaireuses" (1913), pièce de Maurice Donnay" (1913). *Tome 1*. 10.
https://digital.sandiego.edu/durand-tome1/10

This Transcription is brought to you for free and open access by the Manuscrits de Marguerite Durand at Digital USD. It has been accepted for inclusion in Tome 1 by an authorized administrator of Digital USD. For more information, please contact digital@sandiego.edu.

Conférence du mois de mars 1913 sur *Les Eclaireuses*, pièce de Maurice Donnay

[*Invitation sur papier à en-tête*]

Les Nouvelles
142 rue de Montmartre
Paris
Conseil d'administration

Paris le 12 mars 1913

Madame Marguerite Durand qui fait une conférence Vendredi prochain, à 4 heures 1/2, au théâtre Marigny, sur les "Eclaireuses", espère que vous lui ferez le grand plaisir d'y assister.

*
* *

En réponse à cette question posée d'un ton ironique:
"Tu es donc féministe?"
l'auteur de la pièce si justement applaudie chaque soir dans ce théâtre fait dire à son principal personnage
"J'aime trop les femmes pour ne pas m'intéresser à leur cause."
Cette phrase prononcée un peu en manière d'excuse est bien vite renforcée par la suivante : "Ce qui m'intéresse surtout dans l'avenir du féminisme : c'est l'amour.
L'amour admirable, l'amour supérieur, n'existera-t-il pas entre deux êtres également et supérieurement intelligents, à condition que leurs sensibilités se soient d'abord accordées."
On prétend, vous le savez, mesdames et messieurs, que les femmes, quand elles écrivent, font de l'autobiographie. Que toujours elles se racontent elles-mêmes. Ne leur est-il pas permis de penser à leur tour... que les hommes se racontent bien eux-mêmes... quelquefois?
"J'aime trop les femmes pour ne pas m'intéresser à leur cause."
J'imagine que cette réponse a dû être faite à Maurice Donnay par Maurice Donnay lui-même tout surpris de s'être attaqué, lui, l'auteur par excellence des subtilités, des délicatesses, des fines psychologies, autrement qu'avec l'ironie qui fit le succès de Lysistrata à un problème sociologique dont l'opportunité est encore contestée par beaucoup, dont le nom seul semble à trop de gens rébarbatif : au féminisme
Mais quelles que soient les raisons qui ont poussé Maurice Donnay à écrire une pièce féministe, il faut lui en savoir gré. Car en outre des discussions qu'elle provoque et, disons-le, de la publicité qu'elle fait à nos idées, elle nous a déjà valu une conquête.

Une conquête, évidemment moins importante que celle, par exemple, de nos droits politiques, mais qui n'en a pas moins sa valeur. Ce n'est que la conquête d'un mot... Mais quand un mot définit parfaitement la chose qu'il veut désigner, un pas immense est fait vers l'exacte compréhension de cette chose.

Eclaireur ! Le mot est brillant, bien français. Il résonne comme un appel de clairon, évocateur d'un beau courage, d'un noble élan, de crânerie, de clarté.

Aussi le masculin s'en était-il emparé. Grâce à Maurice Donnay, le féminin en a maintenant sa part.

Le mot : "éclaireuse" vient d'entrer triomphalement dans le langage courant. S'il n'y évoque pas le courage militaire, il en évoque un autre plus rare peut-être à rencontrer : c'est celui que l'on appelle : Le courage de son opinion. Il consiste à s'avancer toujours, bravant les railleries, la routine, les préjugés, les calomnies et le qu'en dira-t-on, pour guider l'armée du progrès... vers son idéal de justice.

En trouvant le mot qui plait, l'un de ces mots à facettes dont, selon l'expression de Victor Margueritte, "l'étincelant esprit de l'auteur est coutumier et qui jettent leurs feux en sens divers", Maurice Donnay a rendu séduisante l'idée qu'il évoque.

Le féminisme, grâce à lui, est cette année tout à fait à la mode. Les plus raffinées d'entre vous, pourront, Mesdames, sans manquer à leur coutumière élégance, porter ses couleurs.

C'est en suivant, acte par acte, les Eclaireuses que nous discuterons, si vous le voulez bien, Mesdames et Messieurs, quelques-uns des problèmes posés dans cette pièce, quelques-unes des questions qu'elle soulève.

Paul Dureille et sa femme forment un couple de bourgeois ayant tout ce qu'il faut pour être bourgeoisement heureux... C'est vous dire qu'il n'est pas heureux. Le mari et la femme d'âges assortis ont deux enfants : un garçon et une fille. Leur situation de fortune est aisée. Lui est un ingénieur occupé surtout de ses affaires. Elle est une intellectuelle ayant de la vie une conception plus haute que celle des femmes oisives de son rang social. Elle ne s'intéresse pas aux potins - même pas à ceux que colporte sa mère, femme futile et désœuvrée... la dernière calomnie de salon la laisse indifférente.

Les femmes dont elle s'entoure ont un cerveau. Ce sont des avocates, des doctoresses, des écrivains, des "Eclaireuses" c'est à dire de ces énergumènes de ces révolutionnaires, de ces monstres dont vous pouvez voir d'ailleurs ici même, des échantillons effrayants... De ces femmes que l'on accuse de saper la société, de détruire la famille uniquement parce que le sort de leurs semblables les préoccupent, qu'elles voudraient pour les femmes déshéritées et travailleuses plus de bien-être et plus de joie et pour les femmes fortunées et heureuse plus de sécurité dans leur bonheur.

Les maris, ceux, bien entendu, qui ne connaissent rien aux théories féministes, n'aiment pas beaucoup, en général, voir des personnes semblables fréquenter leur ménage. Paul Dureille est de ces maris là. Irrité par la présence dans son salon d'une jeune femme dont il juge les idées subversives, il s'énerve,

devient brutal, manque de correction vis à vis d'elle et la prie de s'abstenir de revenir chez lui.

Mme Dureille se montre légitimement froissée du procédé. Son mari lui intime l'ordre de l'accompagner à une soirée où il veut aller. Elle refuse car elle a projeté d'assister à une réunion électorale de l'une de ses amies : Blanche Virieu qui tente l'épreuve en manière de propagande féministe et qu'il faut encourager.

Le mari s'emporte, les aménités que vous pensez sont échangées. Lui... parle au nom du principe de l'autorité maritale. Elle ... parle raison. Puis elle déclare qu'elle ne peut plus supporter la vie commune et finalement arrive à faire accepter à son mari que le divorce est la seule solution qui convienne à une situation intolérable.

Le mari a-t-il réellement tous les torts? A mon avis, le premier acte des *Eclaireuses* ne le prouve pas. Il laisse à penser qu'avec quelques concessions réciproques un ménage comme celui-là eût pu continuer l'existence commune.

La plupart des femmes, je dois l'avouer, sont d'un avis différent et les raisons qu'elles font valoir, Mme Suzanne Grunberg va vous les exposer avec compétence. Bien que très jeune avocate, elle a eu de nombreuses occasions, dans sa carrière déjà très brillante, de rencontrer, soit comme cliente dont elle devait défendre la cause, soit comme amies à consoler et à conseiller, des femmes qui, dans des situations analogues à celle de l'héroïne de la pièce de Donnay, ne voyaient elles aussi qu'une solution possible : le divorce

[Mme Grunberg]

Au second acte, Jeanne, divorcée, vit dans le milieu qu'elle affectionne. Elle est une féministe... pardon, une "éclaireuse" militante.

Nous la trouvons au lever du rideau, en conversation avec une doctoresse en médecine, une amie qu'elle consulte pour une femme de chambre malade et aussi pour elle-même. Elle se plaint de troubles nerveux, de malaises indéfinissables, dont la doctoresse, femme de bon sens et de franc parler, interrompt la nomenclature par cette interrogation : "Il y a combien de temps que vous êtes divorcée?"

On devine le sous-entendu de cette question. En une phrase que l'auteur a faite volontairement brutale mais que le talent de Blanche Toutain qui représente la doctoresse, empêche d'être choquante, la divorcée s'entend dire.. que l'abstinence ne convient pas à tous les tempéraments. Elle proteste qu'elle n'est pas "physiologique" à ce point-là et s'effarouche d'un pareil propos.

La doctoresse lui expose que "si des femmes exercent la médecine c'est qu'elles prétendent connaitre mieux la physiologie et la psychologie de leurs sœurs souffrantes."

Cette juste prétention fait partie, Mesdames et Messieurs, des considérations que les femmes désireuses d'exercer la médecine, ont dû faire valoir pour reconquérir un droit que, depuis le XVIe siècle, elles n'avaient plus guère exercé et qu'elles avaient possédé jadis.

Dans les temps plus reculés, alors que l'art de guérir les malades, mélange de superstitions grossières, d'esprit d'observation, de crédulités et de science confuse

était pratiqué par les sorcières comme par les sorciers puis par les prêtresses comme par les prêtres, de nombreux noms féminins sont inscrits sur le livre d'or de la médecine... Parmi les premiers, ceux de la femme et de la fille de Pythagore.

Galien cite des femmes médecins et recommande certaines de leurs ordonnances. La Grèce élève en témoignage de reconnaissance des monuments à des femmes médecins.

Byzance en comptait d'illustres ainsi que Rome et la célèbre école de Salerne en produisit de remarquables.

Privées en France du droit d'exercer la médecine quand les hommes ne guerroyant plus disputèrent aux femmes qui les exerçaient en leur absence les occupations intellectuelles et surtout scientifiques, les femmes dépouillées et de leurs droits politiques et de l'exercice des professions libérales, n'en continuèrent pas moins à s'intéresser à la médecine et à la chirurgie et à contribuer à d'utiles découvertes.

Ce n'est pas le moment d'en faire la nomenclature mais il n'est pas inutile de rappeler, quand on a l'occasion de parler des services rendus à l'Humanité par des femmes, que ce fut notamment l'une d'elles qui importa en France la quinine, que les premières figures anatomiques furent l'œuvre d'une femme et que longtemps avant Jenner une femme, lady Montague pratiquait en Angleterre l'inoculation et fut la première à combattre par ce système que Jenner ne fit que perfectionner l'affreuse maladie que l'on sait.

Aujourd'hui les femmes ont leur diplôme officiel mais il leur faut encore lutter contre l'opinion.

Cependant que de progrès sur ce point ! Les femmes médecins ne veulent plus admettre les arguments dont se servirent leurs devancières pour se faire accepter. Elles n'admettent pas que la science médicale soit encore pour trop de personnes une question de forme de chapeaux comme le disait spirituellement l'une de nos plus jeunes et aussi de nos plus distinguées doctoresses, Madame Cayrol, qui va, d'ailleurs, développer devant vous avec une toute autre compétence, la thèse de la doctoresse des Eclaireuses, que je n'ai fait qu'effleurer.

[Mme Cayrol]

Nous retrouvons notre héroïne en plein féminisme - un féminisme qui, par parenthèse, n'éloigne ni n'effraie pas les hommes de son entourage, puisque tous en sont amoureux. Cela se comprend d'autant plus que l'héroïne de Maurice Donnay est personnifiée par Melle Dorziat qui a fait de ce rôle où elle se montre parfaite de distinction, de calme souriant et d'intelligence, l'une de ses meilleures créations.

Autour d'elle évoluent les divers types... d'éclaireuses... défigurées ou accentuées comme il convient pour le théâtre. C'est d'abord Charlotte Alzette, une femme de lettres d'allure plutôt fantaisiste que représente Melle Spinelly avec ses airs de gavroche si personnels qui font le succès de cette jeune artiste. Charlotte Alzette a de grands airs de parenté - pas au physique, mais intellectuellement, avec l'une des femmes qui est l'un de nos plus grands écrivains actuels par la forme de sa phrase, par des idées neuves et personnelles, par une extraordinaire faculté

d'observation et de description et qui voile sous un style dont la familiarité est voulue une vraie philosophie... c'est Colette Willy.

En disant de l'avocate Lucienne David que c'est un régal de l'entendre, Maurice Donnay a pensé – je m'excuse de le dire devant elle, à Maria Vérone, son avocate. Au théâtre, Melle Barelly a tôt fait, grâce à son talent, de gagner sa cause auprès du public. Elle plaide particulièrement devant les tribunaux d'enfants... autrement dit aux audiences de cette 8e chambre réservées aux mineurs... et où les succès de Maria Vérone ne se compte[nt] pas plus, d'ailleurs, qu'aux assises. Les avocats considèrent leur intervention dans les procès d'enfants comme des actes de charité ou des corvées... ce qui est trop souvent la même chose. Les honoraires y sont rares et les ennuis nombreux. Aussi ces messieurs ne disputent-ils pas ces causes aux avocates. Celles-ci les acceptent d'ailleurs come un devoir à remplir mais il est faux de dire comme l'on tente de le faire croire qu'elles s'y sont spécialisées.

Heureusement pour les intérêts pécuniaires, elles ont une clientèle différente, nombreuse de plus en plus. Nous apercevons dans le salon de Jeanne, le professeur Orpailleur... encore une femme médecin... mais de l'ancien modèle : on n'en fait plus. Silhouetté de la plus amusante façon par Hélène André, le professeur Orpailleur avec son col empesé, sa cravate masculine, son canotier et sa jupe étriquée, représente cette féministe dont les hommes que nous essayons de convaincre disaient: "si c'est ça les femmes que vous nous préparez, grand merci ! Nous aimons mieux garder les nôtres !" Cela est injuste d'ailleurs.

Les cheveux taillés courts, les costumes de coupe masculine, les allures garçonnières ne personnifient pas plus le féminisme que les chapeaux mous et les foulards blancs des républicains de 48 ne personnifiaient la république ni que les pantalons bouffants et les chapeaux à la Rembrandt adoptés par les peintres et les sculpteurs ne personnifient l'art ni le talent.

Une idée vaut par elle-même, le féminisme n'a rien à voir avec les originalités de costume de certains de ses apôtres... si ce n'est toutefois la preuve qu'il est encore un droit que les hommes nous refusent et que peu d'entre eux songent à leur disputer : c'est le droit à la laideur qu'ils peuvent conserver.

A côté de la doctoresse Orpailleur, Blanche Virieu - représentée avec grande allure par Marcelle Lender, reine des élégances parisiennes - fait un certain contraste, un contraste heureux.

Je dois avouer que je n'aime pas beaucoup ce personnage... mais j'avoue tout de suite que c'est la plus basse jalousie qui me fait ainsi parler.

Blanche Virieu me fait concurrence !

Comme moi elle a fait une campagne électorale. On lui a demandé quelle était sa nuance... A moi, on m'a demandé : qui est-ce qui fera les enfants ? Qui est-ce qui portera les culottes ? Qui est-ce qui raccommodera les chaussettes ? Comme moi, Blanche Virieu a fondé un journal... Mais ce que je lui envie c'est la maestria avec laquelle elle trouve des millions pour son œuvre. Elle est fort habile d'ailleurs. Et si rusée. Elle parle féminisme, elle, l'éclaireuse chef de façon à prouver... qu'elle n'y connait rien. Et ça fait [tant] de plaisir aux hommes de causer avec des femmes qui parlent de ce qu'elles ne connaissent pas !

Tenez, quand elle cite les récentes conquêtes du féminisme pour faire sortir des poches du banquier Steinbacher spécialement invité pour cela, les 2 millions nécessaires à la fondation de l'école féministe ? Eh bien, elle a soin de ne citer que celles de ces conquêtes qui ne peuvent porter ombrage à l'amour propre masculin. Elle ne dit pas, par exemple ... ce que j'aurais dit à sa place : dans 14 états d'Amérique, en Suède, en Bohème, en Finlande, en Australie, les femmes sont maintenant électeurs et éligibles. Elles sont, en Angleterre, conseillères municipales et exercent la mairie. La Diète de Bohème composée de seuls électeurs masculins vient d'élire une femme ... Pour la 1ère fois une femme, Mrs Robinson, vient d'être, en janvier dernier, élue sénateur aux Etats-Unis. Le portefeuille du ministère de l'instruction publique a été au Colorado, offert à une femme. Maria Vérone vient d'être nommée membre de la commission extra-parlementaire pour la rédaction d'un code de l'enfance... et parmi les secrétaires de cabinet de notre nouveau président de la République, M. Poincaré, il y avait une femme : la charmante Melle Galtier ... La série pourrait continuer, je vous en fais grâce.

Blanche Virieu, elle, ne dit rien de cela : elle dit que des emplois administratifs viennent d'être confiés à des femmes dans des pays étrangers et notamment un poste de télégraphie sans fil.

Et le banquier aux 2 millions a l'air de trouver ça très bien !

Enfin, pour terminer la revue des Eclaireuses voici la plus à la mode : Mrs Schmidt, la suffragette personnifiée par Melle Nory d'une inimitable façon. Les premiers mots qu'on lui adresse à son entrée dans la réunion préparatoire de la fondation de l'école féministe, sont pour la féliciter sur sa belle mine, sur son air de santé. A quoi elle répond : "Oh oui, je vais très bien ... je sors de prison." Et le public de rire ... parce qu'il est cruel le public !

Les suffragettes ! Le moment est passé de s'en moquer, pourtant. Sans doute les procédés qu'elles emploient et qui seraient chez nous d'un si fâcheux effet, n'ont point, en général, notre approbation. Mais nous avons le droit, nous autres femmes, de les critiquer, les hommes, eux n'ont pas ce droit. Pour obtenir l'*habeas corpus Bill* en Angleterre, pour obtenir en France la déclaration des droits de l'homme et le bulletin de vote ils ont fait autre chose que de briser les vitres de quelques magasins, de faire sauter une maison inhabitée, de saccager des fleurs, d'incendier une gare, actes qui n'ont jamais produit aucun accident de personnes. Pour obtenir le droit de vote qu'avec les suffragettes 50.000 suffragistes demandent en Angleterre, les hommes ont rasé des châteaux, détruit des couvents, envoyé aux noyades et à la guillotine des rois, des reines, des milliers de gens. Pas plus tard qu'au siècle dernier des fusillades, des incendies et des massacres ont marqué en France le changement de régime

Messieurs, les suffragettes ont encore du chemin à faire pour vous rattraper. Quoi qu'il en soit, quand des femmes qu'aucun sentiment vil ne guide, quittent de leur plein gré leur home confortable pour la prison, le travail forcé et le supplice de l'aliénation forcée, qu'elles subissent tout cela pour le triomphe d'une idée quels que soient les sentiments que l'on professe à l'égard de leurs procédés de propagande, il faut s'incliner et très respectueusement devant de tels caractères.

La création de l'école féministe est décidée. Blanche Virieu a gagné sa cause. Steinbacher donne les 2 millions.

Il y a dans *Les Eclaireuses* deux personnages masculins en plus du mari qui disparait à la fin du premier acte : le banquier Steinbacher et Jacques Lehelloy, tous deux amis du premier mari de Jeanne et qui fréquentaient chez elle avant son divorce. Steinbacher désire Jeanne. Jacques Lehelloy l'aime et il en est aimé. Quand cet amour a-t-il pris naissance ? Sans doute au moment où Jeanne songeait à divorcer et où Jacques partait pour un long voyage rompant une liaison qui lui pesait. Jeanne divorcée, le voyageur de retour, une intimité charmante s'est établie entre eux. Une de ces intimités toute de nuances et de sentiments délicats, comme seul l'auteur de *Amants* sait les peindre.

Après la scène d'amour où Jeanne et Jacques ont échangé leur premier aveu et leur premier baiser, le rideau tombe pour se relever sur le décor où nous sommes en ce moment et qui représente l'un des bureaux de l'école féministe.

C'est là qu'après la tasse de thé traditionnelle qui coupe en 2 parties les conférences faites à la comédie Marigny, vous nous retrouverez, mesdames et messieurs, vous attendant.

« - Pourquoi souriez-vous?
- Vous êtes très dame de comité en ce moment. Ca fait un amusant contraste avec la femme que vous étiez ce matin.
- Taisez-vous !
- Je n'ai rien dit d'inconvenant.
- Non, mais je sens que vous allez le devenir. Aimez-vous ma robe ?
- Oui, elle vous va très bien... mais je vous aimais encore mieux ce matin... car rien ne vous va mieux que rien ».

Ce petit dialogue entre Jeanne et Jacques Lehelloy qui commence le 3e acte nous édifie. Ils sont amants.

L'école féministe fonctionne et prospère. Une conférence vient d'y être faite par la comtesse de Noailles... qui dans la pièce s'appelle la princesse d'Ebly et toutes ces dames sont encore sous le charme des vers aussi sonores que mystérieux de l'éminente conférencière.

Les femmes du monde se plaignent des conférences de l'école féministe. Elles les trouvent trop sévères et même quelquefois choquantes. On y a parlé droit, co-éducation, suffrage des femmes et même union libre ! Les auditrices réclament un peu moins de science et plus de littérature.

Protestations de la fondation qui explique que tous les grands problèmes doivent être étudiés même l'union libre qui ne signifie pas autre chose que : liberté de choisir son mode d'union y compris le mariage.
En disant cela Blanche Virieu ne va pas aller loin dans sa définition. Cela est malheureux car ce reproche de prêcher l'union libre que l'on fait si souvent et si injustement au féminisme ne vaut d'être refaite en toutes occasions.

Jamais le féminisme n'a prêché l'union libre. *[Phrase incomplète]*

Sans doute il faut souhaiter que dans une société parfaite le respect de la foi jurée, la sécurité des sentiments basée sur une affection réciproque remplace l'arsenal des lois. Mais comme nous ne vivons pas encore dans cette société, comme nous ne sommes pas près d'y vivre, nous ne devons pas chercher à améliorer le sort de la femme en lui ôtant, d'abord, ce qui fait sa sécurité.

Nous voulons la femme égale de l'homme dans le mariage au point de vue de la liberté et des droits, mais nous disons à la femme : le seul rempart que vous avez actuellement contre le caprice de l'homme, c'est le mariage. Ne détruisons pas la citadelle où beaucoup abritent leurs vieux jours.

Mais Jeanne a reçu un papier timbré dont son avocate, Lucienne David, lui explique la teneur.

Dureille son ex mari demande au tribunal que la garde de sa fille Simone confiée à la mère au moment du divorce lui soit retirée sous prétexte que l'atmosphère de l'école féministe constitue pour l'enfant un danger moral ! C'est illogique et absurde, dit Jeanne.

- C'est habile répond l'avocate et c'est une excellente raison à faire valoir devant un tribunal dont le président est anti féministe.
- Enfin vous direz la vérité, vous me défendrez !
- Il vaudrait mieux, accentue Lucienne David, que ce ne soit pas moi mais un avocat. Un, singulier masculin, et elle en explique les raisons.

Ici mesdames et messieurs, toutes les femmes avocates que j'en ai entendu parler sont d'un avis contraire à celui de l'auteur. Sans doute il y eut contre les femmes, au barreau, une hostilité préalable si l'on peut ainsi dire. Comme les femmes médecins, elles eurent à lutter pour avoir le droit d'exercer à nouveau une profession dans laquelle elles se distinguèrent de tous temps.

Vous savez qu'elles exerçaient dans l'ancienne Rome, qu'elles professèrent ensuite le droit dans nombre d'universités et qu'elles furent - par parenthèse - aussi savantes juristes que législatrices.

Les lois de Sardaigne encore en vigueur au siècle dernier furent codifiées par une femme et l'arsenal des lois anglaises compte encore aujourd'hui les lois d'une femme ! Marciana, reine de Bretagne, réunies par Alfred Le Grand. On oublie bien entendu tout cela quand les femmes demandèrent au siècle dernier à exercer la profession d'avocat. Pour les empêcher l'on fit valoir tous les arguments que vous connaissez et qui sont les mêmes, toujours. J'en citerai pourtant 2 qui sont typiques et prouvent la valeur des considérations mises en avant pour écarter la femme du barreau. "Elle pourrait accoucher dans le prétoire ce qui serait offensant pour la Justice !" Enfin la femme est incontestablement inférieure, la preuve en est que son odorat est moins sensible que celui de l'homme. Elle ne sent l'acide prussique qu'au vingt millième tandis que l'homme le sent au cent millième. Cela n'est point une plaisanterie que je me permets, vous trouverez ces arguments cités avec leurs auteurs, des magistrats dans la défense présentée par un avocat belge, Me Franck, pour Melle Chauvin.

Maria Vérone va vous dire ce qu'elle pense de tout cela et je l'espère bien d'autres choses encore...

Jacques Lehelloy propose à Jeanne de régulariser une situation qui ne peut se prolonger, qu'elle ne veut pas afficher à cause de sa fille et du monde.
Il lui reproche de n'être pas logique, d'avoir des préjugés dans les 2 camps, d'être sortie du mariage sans amour pour entrer dans l'union libre sans liberté. Jeanne se cabre. Elle lui rappelle qu'elle a accepté d'être sa maitresse et non sa femme, qu'elle ne veut plus rentrer sous l'autorité pesante, brutale à laquelle elle s'est soustraite, qu'elle veut rester libre de ses idées, de sa personne et de sa vie.
-« Vos idées de liberté, je les ai eues, dit-il. Je les ai connues comme tout le monde : union libre, antimilitarisme, irresponsabilité des criminels, abolition de la peine de mort... réforme de l'orthographe !... idées généreuses, chimères que tout cela ! On appartient à un pays, à une société qui vit sous certaines lois et c'est pourquoi Madame, j'ai l'honneur de vous demander votre main.
- Vous parlez, répond-elle, avec une belle assurance. Mais il y a 2 vérités, si l'ordre, la discipline, la société, la famille en sont une, la liberté, la culture du moi, la belle floraison de l'individu en sont une aussi. Que deviendrait le monde si l'une de ces vérités régnait seule ? J'admets que vous soyez dans l'une de ces vérités, accordez-moi d'être dans l'autre ».

Mme Nelly Roussel l'une des oratrices féministes dont l'éloquence fait honneur à la cause qu'elle défend va nous dire son avis à elle sur ces deux vérités, quelle est celle pour laquelle les femmes doivent se prononcer et combien est injuste ce reproche fait à Jeanne ! « Votre féminisme n'est même pas sincère C'est celui des femmes fortes heureuses et indépendantes, il ne se soucie pas des autres ».

Cette habitude si curieuse qu'a Maurice Donnay de mêler toujours le plaisant au sévère, de faire s'effacer en un sourire de gaieté les larmes et l'émotion ses mots imprévus, cette cascade d'esprit rend à qui le raconte la tâche bien difficile. Presque en même temps qu'il fait la théorie sociale que je viens de rappeler il plaisante comme s'il s'excusait d'avoir un instant parlé raison à celle à laquelle il ne voudrait que parler sentiments.

« Je suis un homme ! séduit, dit-il! Vous m'avez séduit et vous refusez de m'épouser...

Et si j'avais un enfant vous m'abandonneriez lâchement avec cet enfant sur... vos bras ! »

Elle sourit et son sourire ne désarme pas l'amoureux qui passe aux reproches qui blessent.

« Votre féminisme ? Il n'est même pas sincère; c'est celui des femmes fortes, heureuses, indépendantes; il ne se soucie pas des autres. »

Quelle injustice ! S'il est un reproche que l'on ne peut faire au féminisme c'est bien justement celui-là.

C'est qu'il est injuste de refuser aux 7 millions de femmes qui, par leur travail contribuent annuellement pour plus de 3 milliards à la richesse nationale, le droit d'élire au moins ceux qui, dans l'ordre législatif, règlent les conditions de ce

travail. C'est qu'il est illogique, monstrueux, que des femmes qui occupent dans les arts, les lettres, les sciences les plus hautes situations aient moins de droits dans la direction des affaires du pays que le dernier des illettrés, des brutes alcooliques et des fous. Cela pour l'honneur d'un grand pays doit cesser !

Madame Grunberg vient de vous dire le dévouement des laborieuses : Jeanne et Jacques se marient.

Le dernier acte est très court, est du pur Donnay, c'est à dire que c'est le charme même... en plusieurs scènes. Le dénouement est amené par un procédé que l'on pourrait appeler : la diplomatie du cœur...

Ni l'un ni l'autre des amants ne voulait faire le premier pas... rapport à leurs idées... disaient-ils. Comme ils en souffraient l'un et l'autre c'est la femme ... voyez comme les femmes féministes ont du cœur -, c'est Jeanne qui est revenue la première.

Steinbacher, l'homme aux 2 millions, a voulu trop brutalement lui prouver son amour. Cet amant grossier l'a laissée toute tremblante et vers celui qui <u>sera</u> <u>son mari</u> elle vient chercher protection. "Je viens me réfugier près de vous, dit-elle !" Qu'elle est bien femme à ce moment-là ! Comme elle sait que ce qui le plus peut flatter l'amour-propre d'un homme c'est qu'une femme libre, forte, indépendante vienne lui demander protection ! Aussi en retour il lui rend l'hommage auquel une femme ne saurait être insensible : il feint de croire ce qu'elle lui dit... les raisons de son retour.

Mais le moyen d'être autrement qu'amoureux !

Un doux soir de printemps, dans le calme de la vieille maison familiale, quand, au loin, l'angélus annonce la venue de la nuit apaisante, et que par les fenêtres ouvertes sur la campagne, monte l'odeur grisante des arbres en fleurs, des gazons mouillés de rosée !

Orage des idées, orage du cœur, tout se calme.

La pièce *Les Eclaireuses* finit dans la poésie, dans l'amour, dans le succès.

Nous souhaitons que la conférence des *Eclaireuses* ne s'achève pas pour vous dans l'ennui et qu'auprès de vous aient trouvé bon accueil les idées que nous vous avons exposées, sinon avec une grande éloquence, du moins avec notre cœur et notre meilleure volonté.

*

* *

[Une seconde version de cette conférence très semblable à celle-ci existe et pourra être soit consultée dans le volume I des manuscrits de Marguerite Durand, soit dans la version numérisée de ce volume lorsqu'elle sera en ligne.]